

A Cordial Light

DE LA MÊME AUTRICE

chez le même éditeur

« Trilogie des chiennes »

La Mariée et Bonne nuit Cendrillon, I, trad. T. Resendes, 2024.

The Brotherhood, II, trad. T. Resendes, 2025.

*

Le Tremblement magnifique, trad. T. Resendes, 2026.

CAROLINA BIANCHI

A Cordial Light

TRILOGIE DES CHIENNES

3

Le texte contient un extrait du livre
Le Cahier rose de Lori Lamby
de Hilda Hilst

Traduit du portugais (Brésil) par
THOMAS RESENDES

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

Titre original :
Uma Luz Cordial
Trilogia Cadela Força, III
© Carolina Bianchi, 2026

Remerciements à Daniel Bilenky Mora Fuentes
pour son autorisation de publication des extraits de
O Caderno Rosa de Lori Lamby de Hilda Hilst, 1990

© 2026, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-816-2

Ce texte a été créé en juillet 2026 lors du Festival d'Avignon, sous le titre Uma Luz Cordial, dans une conception, une scénographie et une mise en scène de Carolina Bianchi.

Avec : Rodrigo Andreolli, Larissa Ballarotti, Carolina Bianchi, Lucas Delfino, Joana Ferraz, Flow Kountouriotis, Fernanda Libman, Amanda Lyra, Danielli Mendes, Carolina Mendonça
Révision du texte : Larissa Ballarotti
Traduction pour le surtitrage : Marina Matheus (anglais), Thomas Resendes (français)
Dramaturgie et recherche : Carolina Mendonça
Direction technique, création sonore et musique : Miguel Caldas
Assistanat à la mise en scène : Murillo Basso
Réalisation du décor et design graphique : Luisa Callegari
Lumière : Jo Rios
Vidéo et projection : Montserrat Fonseca Llach
Costumes : Luisa Callegari, Carolina Bianchi
Stage à la mise en scène : Thomas Médioni
Régie plateau, assistanat de production : AnaCris Medina

Production : Metro Gestão Cultural (Brésil), Carolina Bianchi et Cara de Cavalo
Coproduction : KVS Koninklijke Vlaamse Schouwburg (Bruxelles), Theater Utrecht, Festival d'Avignon, Odéon – Théâtre de l'Europe (Paris), Festival d'Automne à Paris, Comédie de Genève, Biennale di Danza di Venezia, Vienna Festival (Wiener Festwochen) | Free Republic of Vienna (Vienne), Holland Festival (Amsterdam), Les Célestins – Théâtre de Lyon, Divine Comedy International Theatre Festival (Cracovie), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), HAU Hebbel am Ufer (Berlin), GREC Barcelona, Teatro Nacional de Catalunya (Barcelone), Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne
Direction de production : Carla Estefan
Relations internationales : Metro Gestão Cultural (Brésil)

*Ce poète en moi,
qui ne cesse de mourir.*

HILDA HILST

*Plus rien ne viendra.
Le printemps ne sera plus.*

INGEBORG BACHMANN

*Il est nécessaire qu'il y ait beaucoup de
livres, beaucoup de beaux sapins, pour
qu'ils veillent du coin de l'œil le livre qui
importe réellement,
la foutue grotte de notre malheur, la fleur
magique de l'hiver !*

ROBERTO BOLAÑO

On lit :

S'il advient que mon poème sacré
auquel le Ciel et la Terre ont mis la main
– ce qui m'a amaigri durant tant d'années –

vainque la cruauté qui me retient
hors du beau bercail où je dormis agneau,
ennemi des loups qui l'attaquent sans fin

avec autre voix et autre manteau
j'y reviendrai
poète

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*
Paradis – Chant XXV¹

SOMMAIRE

1

Épigraphe pour un livre condamné

2

La poésie entre dans le rêve

1. Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, trad. de l'italien, Paris, Actes Sud, 2016.

3

Le Cahier rose de Lori Lamby
(texte de Hilda Hilst)
Le Cahier du cul du crapaud Liu-Liu

4

Le cahier d'une leçon de poésie
L'obscène Madame D.(ickinson)

5

Le livre rouge de l'alphabet
*Writing is like a ouija board*²

6

Le cahier de la mort

ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

CAROLINA B. – Qui a créé le corps du Mal ?
La réponse nous échappe depuis des millénaires.
Et comment est le corps du Mal ?
Ardent et brillant.
La cruauté a un cœur humain.

Je vis dans un vide, je joue avec des os,
je suis sale, somnolente, au milieu de la nuit.

Un jour, je me suis coupé la langue.
Et je l'ai jetée par terre.
Comme un objet.
Inanimé.
Entre la langue et moi, un précipice.
La langue – une lettre qui parvient déjà morte au futur.
J'en ai peut-être trop dit.
Ou je n'ai pas encore parlé de ce qui compte vraiment.
Je me suis débarrassée de la langue –
elle qui connaissait ma vie mieux que moi.
Cette langue est restée éveillée
à chaque heure de cette nuit éternelle qui m'a lacérée.
Cette même langue a prononcé à haute voix
un vers de la poétesse Hilda Hilst :
« Les chevaux galopent dans une étendue de clarté. »
Langue vivante. Langue morte.

2. « L'écriture, c'est comme une planche ouija. » (N.D.T.)

Entre ces deux expériences de la langue,
je préfère la compagnie des chevaux.
Quelles histoires les victimes se racontent-elles à
elles-mêmes ?
Dans quel style ?
J'ai voulu restituer des perceptions contradictoires.
Dans une confusion totale.
Je n'ai su me libérer de rien.
Je n'ai rien su revendiquer.
Je n'ai pas su transgresser.
Je n'ai pas su être assez « cool ».
Je suis toujours aussi effrayée, méfiante.
Une fin qui résoudrait un problème : improbable.
Et que le théâtre me fasse changer d'avis : improbable.
Entre la littérature et le témoignage
un discours de savoir a resserré l'étau de l'angoisse
la rendant toujours plus aiguë.
Je n'aspire plus qu'à m'enfuir face à la vacuité des
questions intelligentes.
Tout énoncé comporte un obscur aspect théorique.
Parler, c'est imaginer savoir.
Et pour ne pas savoir, faudrait-il ne plus rien dire ?
Perdre son discours sous le regard des autres.
Entrer courageusement dans la magie.
*MAY THE READER WHO WANTS TO WITNESS A
MIRACLE PLEASE STEP FORWARD*³ !
Pourquoi les êtres humains ont-ils besoin de produire
autant de discours sur le savoir ?
Pourquoi les êtres humains sont-ils aussi obsédés
par la vérité ?
Pourquoi faut-il toujours simplifier les expériences
jusqu'à les réduire à un mot, ou deux ?
Par peur ? Par crainte de ne plus trouver les mots ?

3. « Que le lecteur souhaitant assister à un miracle s'avance ! » (N.D.T.)

Par arrogance ou par ignorance ? Par peur. Par peur
d'en être malades ? Par peur.
Par peur de se rappeler qu'on a un cul ? Parce que
ça fait peur de se rappeler qu'on a un cul, que ce cul
peut exploser ?
La peur aiguë que nos os se désagrègent comme un
nuage de poussière et que
notre anus explose,
notre chatte explose,
comme si on y avait glissé un cocktail Molotov et
allumé la mèche.
ÉCRIRE.
Le langage écrit tend à se fragmenter,
ce qui crée une désidentification.
Je ne suis personne.
Ma quête acharnée de mots est un exercice bien plus
spirituel qu'intellectuel.
Le travail d'écriture s'aligne peu à peu sur la perte
d'une identité.
Ainsi, ma voix apparaît comme un alter ego.
Alter ego écrivaine. Alter ego poète. Alter ego chien.
Alter ego fusil chargé.
Les codes sur lesquels s'appuie la conscience
s'effondrent.
Le sens du discours s'effondre.
La vie se mue en littérature et la littérature en vie.
Mes expressions sont de moins en moins adéquates.
L'idée que l'écriture consiste à persister me rend
malade.
Écrire n'est pas persister.
Il faut accepter d'être mort pour écrire.
Voir exactement ce qu'un mort peut voir. « Remonter
à la surface les yeux ensanglantés », comme le dirait
Herman Melville.

Je ne supporte pas l'idée d'écrire pour trouver la vérité.

Je n'écris que pour me permettre de poursuivre la fiction.

Même si chaque réveil est la révélation d'une autre énigme

projetée comme un film sur mes paupières.

Et, cette fois-ci, une énigme encore plus impossible à résoudre.

Et, cette fois-ci, une énigme encore plus impossible à résoudre.

L'instant où l'on se décide à être écrivain est un instant de pure folie ; un élan de volonté totalement délirant.

Écrire n'est pas normal.

C'est lire qui est normal.

C'est la lecture qui donne –
du plaisir.

Artaud disait que l'écriture est de la cochonnerie.

Que tous les écrivains sont cochons.

Écrire est un acte masochiste.

On peut dire que l'on arrive à la littérature comme on arrive au sexe :

mû par une certaine curiosité de quelque chose d'inconnu.

Une série de circonstances t'amènent à faire ce choix.

Lorsqu'on écrit, il faut tuer certaines douceurs,

Il faut aussi tuer

le désir de contempler,

de s'émerveiller de ses propres mots, d'égayer son regard.

Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre, savoir que ce que j'écris ne m'aidera jamais à être aimée par la personne que j'aime, savoir que l'écriture ne com-
pense jamais rien, qu'elle se trouve précisément là où tu n'es pas –

Et tout cela, en réalité, n'est rien que le commence-
ment de l'écriture.

Au début, j'étais sincèrement naïve, je me lançais dans l'écriture et sur scène avec un certain degré d'enfantillage, éblouie par la possibilité de vivre une autre réalité.

Je pensais que l'écriture sauverait quelqu'un, me sauverait moi-même.

Que le fait d'écrire permettrait de nommer ce lent et étrange spectacle

que je contemple en moi la nuit,

et que l'écriture sauverait mon âme pourrie.

Et la nuit, enfin, me libérerait.

Mais ça n'est jamais arrivé, parce que la nuit m'aime.

Écrire, c'est répondre à un appel mystérieux et convaincant.

Et je n'ai aucune raison d'être fière.

C'est peut-être moi la coupable, moi qui ai creusé ma propre tombe

avec les dents.

La nuit de sel brûlant me donne la nausée.

Elle va et vient à travers les années.

La nuit prolonge le mal dans ma poitrine, le mal recouvre mes lèvres de sa mousse

et grave, lettre après lettre

son alphabet

sur mon visage.

La nuit est ce qui m'a menée au plus près de l'éternité.